

5^c. Journal du Lot 5^c.

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	3 mois	6 mois	1 an
CAHORS ville.....	3 fr.	5 fr.	8 fr.
LOT et Départements limitrophes.....	3 fr.	5 fr.	9 fr.
Autres départements.....	3 fr. 50	6 fr.	11 fr.

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUESLANT, Directeur | L. BONNET, Rédacteur en chef

L'Agence HAVAS, 8, Place de la Bourse, est seule chargée, à Paris, de recevoir les Annonces pour le Journal.

Publicité

ANNONCES (la ligne).....	25 cent.
RÉCLAMES.....	50 —

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

LA BATAILLE DE L'AISNE

PAS DE MODIFICATION SÉRIEUSE DANS L'ENSEMBLE

Nos troupes progressent, cependant, aux deux ailes

VOIR LES DÉPÊCHES AU VERSO

LA GUERRE

LA SITUATION

Dernières convulsions. — Les ébriés de femmes ne sont plus pour longtemps dans leurs taupinières. — Les Russes avancent toujours. — Une promesse du général Rennenkampf.

La bête en est aux dernières convulsions.

Tête baissée, elle fonce de droite et de gauche cherchant vainement à porter un coup mortel à son ennemi. Les blessures qui déchirent ses flancs ne permettent plus que des soubresauts impuissants.

Le taureau menaçant et superbe n'est plus qu'un animal pantelant et presque inoffensif.

Loin de nous la pensée de laisser entendre que tout est fini.

En France, oui, sans doute et à brève échéance.

Mais ce ne sera là que la première manche de la terrible partie qui se joue.

La lutte reprendra meurtrière, acharnée, par delà les Vosges, par delà le Rhin.

Le Pays doit s'y attendre, il doit savoir que si le succès est certain, les douloureux et glorieux sacrifices ne sont point terminés.

Il acceptera ces sacrifices d'un cœur stoïque, car il comprend que la lutte doit se prolonger jusqu'au jour où l'Europe aura mis les descendants d'Attila dans l'impossibilité absolue de porter une nouvelle atteinte à la civilisation.

Nous devons aller jusqu'au bout, jusqu'à l'écrasement définitif de la caste militariste prussienne pour que, pendant longtemps, les générations futures soient débarrassées d'un danger pareil à celui qui, depuis un demi-siècle, a si lourdement pesé sur l'Humanité.

Le communiqué d'hier soir mentionne les nouveaux progrès de nos troupes sur presque tout le front et particulièrement vers le nord, à l'aile gauche. C'est de ce côté, évidemment, que s'affirmera, dans un délai très prochain, l'action décisive.

Il faudra bien qu'ils démarrent, dit le Temps, nulle part ils n'ont obtenu d'avantage leur permettant d'espérer un retour de fortune. Leurs attaques sur le centre ont été repoussées, et à l'extrémité ouest de cet immense champ de bataille, les renseignements officiels nous montrent la situation sous un jour favorable. L'état moral des troupes franco-anglaises est excellent ; elles sont merveilleuses de bonne humeur et de confiance.

Il est bien à présumer qu'après des succès auxquels ils étaient loin de s'attendre, la confiance des soldats allemands doit être fortement ébranlée, celle de leurs chefs surtout. La preuve en est dans les lignes de ré-

sistance qu'ils organisent en hâte sur la Sambre d'abord, plus au nord en avant de Bruxelles, et enfin entre Malines et Termonde, cette dernière contre l'armée belge d'Anvers, qui a du reste déjà attaqué avec succès les Allemands dans cette direction.

« Tout cet ensemble est de nature à nous exhorter à la patience. La prolongation de la bataille actuelle, les pertes que subit l'ennemi lui enlèveront, on est en droit de l'espérer, les moyens de nous opposer une aussi grande résistance sur les lignes qu'il prépare. Nos sacrifices sont cruels certainement ; ils sont nécessaires. »

Le communiqué de cette nuit, très bref, accentue celui d'hier soir : « La situation générale est satisfaisante... et nous avons progressé en Woëvre méridionale. »

Encore un peu de patience, les ébriés de femmes, les égorgeurs d'enfants, les incendiaires et les assassins ne sont plus pour longtemps terrés dans leurs taupinières de l'Aisne.

Nous avons mentionné, hier, les progrès sérieux des Russes en Galicie. Rien à ajouter de ce côté. Nos amis, après avoir franchi les Karpathes, s'avancent à la fois en Hongrie et vers Cracovie pour prendre la route de Berlin.

Si les opérations ont langué pendant quelques semaines sur ce théâtre de la guerre, par suite de la lenteur inévitable de la mobilisation russe, il est certain que l'avance de nos alliés s'affirme aujourd'hui irrésistible...

Le général Rennenkampf a promis à ses braves cosaques qu'ils fêteraient Noël à Berlin.

Tous les alliés s'efforceront d'être au rendez-vous et ce ne sera pas un spectacle banal que de voir des soldats du monde entier, Russes, Anglais, Français, Belges, Serbes, Hindous, Japonais, Canadiens, Marocains... et sans doute Italiens et Roumains fêter, dans la capitale des Hohenzollern, l'écrasement de cette nation brutale qui, pendant un demi-siècle, fut la terreur de l'Europe et pour le monde, une menace permanente contre le Droit, la Justice et la Liberté.

A. C.

Les miens ont eu, hier, la visite d'une brave femme qui, les larmes aux yeux, venait leur témoigner son désespoir :

ON lui avait affirmé : que les mers étaient fermées ; que les Anglais ne pourraient plus nous envoyer de renforts ; que l'Italie était contre nous ; et... que la France était vendue !!!

On est désarmé en présence de stupidités de ce calibre ; mais on ne saurait trop s'élever contre les imbéciles ou les êtres malfaisants, — les deux réunis sans doute — qui abusent de la naïve crédulité des gens simples pour répandre, ainsi, des nouvelles stupidement alarmantes.

Que les braves gens qui reçoivent de pareilles confidences aient le courage de dénoncer à l'autorité les propagateurs de ces bruits grotesques. Ce faisant, ils commettront une BONNE ACTION.

Ce qu'est la guerre pour les Allemands

Voici par quels arguments la Gazette de Cologne engage les Allemands à donner de l'argent au gouvernement :

« C'est un devoir envers nous-mêmes, de fournir les moyens de poursuivre la guerre. C'est notre intérêt, celui de chacun de nous pour qui nos soldats, là-bas, se battent... Si nous succombons dans cette guerre, notre fortune et nos biens sont perdus. Si nous sommes victorieux, ce que nous allons apporter à l'empire deviendra un placement comme on n'en saurait trouver de meilleur et qui donnera des intérêts au centuple. »

Placer son argent dans cette entreprise-conquête, voilà l'opération fructueuse qui doit tenter le patriotisme allemand !

Les sauvages

Dans une ferme, un médecin-major français, soignait 150 soldats blessés. La ferme était surmontée du drapeau blanc avec croix rouge. Des Allemands arrivent à quelques centaines de mètres de la ferme et ouvrent un feu nourri sur l'hôpital improvisé. Un soldat que le médecin-major venait de panser, sort de la maison et s'adosse au mur, exactement au-dessous du drapeau blanc : il tombe morellement frappé d'une balle allemande. L'instant est si critique que l'on décide d'évacuer la ferme. Le médecin-major sort le premier, brandissant le drapeau de la Croix-Rouge. Les blessés viennent ensuite, les uns soutenant les autres. Les Allemands se précipitent alors sur ces hommes sans armes, et à trente mètres, ouvrent le feu contre eux. Le médecin-major tombe, la cuisse traversée. La plupart des blessés qui le suivaient tombent à leur tour. Ils restèrent là, gisant, exposés au feu criminel de l'ennemi. Une heure plus tard environ, des troupes françaises repoussaient les Allemands. Ceux des blessés qui n'avaient pas été achevés par la fusillade purent être alors transportés derrière les lignes françaises.

Il convient d'ajouter que, de la blessure d'un de ses hommes, le médecin-major avait retiré une balle explosive.

Comme les brigands

Le correspondant du New-York Herald à Londres télégraphie que grâce aux efforts des diplomates américains, la presque totalité des femmes et des enfants de nationalité anglaise retenus en Allemagne depuis la déclaration de guerre pourront rentrer en Angleterre.

Les autorités allemandes décideront mercredi si les hommes seront également autorisés à regagner l'Angleterre.

« Les Allemands, ajoute ce journal, suivant l'exemple des brigands célèbres, ont décidé de remettre les Anglais en liberté contre des rançons allant de 100 à 5.000 marks. »

« On a même exigé de certains

sujeux anglais le paiement d'une somme de 1.000 marks pour être autorisés à séjourner à l'hôtel Adlon. »

Fausse nouvelles

Nombreuses sont les poursuites pour propagation de fausses nouvelles. Il ne se passe guère d'audience de l'un des trois conseils de guerre, sans qu'on ne voie de très braves gens poursuivis devant cette juridiction pour avoir, soit par pusillanimité, soit simplement par un penchant naturel au bavardage, répandu les nouvelles les plus extraordinaires.

Ainsi hier comparait, devant le troisième conseil, deux très honorables commerçants.

L'un, dans un café du faubourg Saint-Martin, avait tenu des propos d'une particulière gravité : « Paris allait être bombardé ; Messimy et Védriens avaient trahi la France ; nous avions à Compiègne essuyé une défaite telle qu'il avait été plus facile de compter les survivants que les morts. » Le conseil a infligé à ce bavard un mois de prison.

La fourberie germanique

Voici un document qui atteste la fourberie germanique et les procédés mensongers auxquels l'Allemagne n'hésite pas à recourir pour égarer l'opinion étrangère. C'est une feuille volante, sur papier jaune, qui fut distribuée à profusion en Suisse avant la déclaration officielle de guerre.

Le titre du placard est le suivant : « Bulletin des Badener Tageblatt du 2 août 1914, 6 heures du soir. » Et voici la traduction du document dont la fantaisie va jusqu'à l'imbécillité : « Le Sénat français a dans sa séance d'aujourd'hui 2 août, par 67 voix de majorité, décidé que la France, restera neutre dans la guerre entre l'Allemagne et la Russie. »

Les forces anglo-japonaises ont commencé le bombardement de Tsing-Tao

Le bureau de la presse annonce que, le 28 septembre, dès l'aube, les forces alliées opérant contre Tsing-Tao, ont commencé l'attaque sur les positions avancées à environ 4 kilomètres de la ligne principale de défense de l'ennemi. Malgré un feu acharné des forces ennemies de terre et de mer, les alliés avaient chassé, à midi, l'ennemi de sa position et avaient occupé toutes les hauteurs dominant la ligne de défense des Allemands.

Les pertes subies par les Allemands ne sont pas connues. Toutefois, les Japonais ont fait cinquante prisonniers et se sont emparés de quatre mitrailleuses.

L'attaque générale ayant eu lieu plus tôt qu'elle n'avait été prévue, l'action s'est trouvée abrégée.

Le bombardement des forts de Tsing-Tao a commencé aussitôt. Deux forts ont été atteints. Un seul a répondu sans résultats. L'effet du bombardement n'est pas connu, mais des bâtiments ont été démolis. On croit que la caserne et certains ouvrages défensifs ont été endommagés.

On continue à balayer les mines avec succès, malgré le feu de l'enne-

mi. La flotte japonaise a attaqué la canonnière *Illis*, rendant ainsi effective l'aide qu'elle apporte à l'armée. Des hydroaéroplanes ont fait des reconnaissances très utiles.

Le tsar à la tête des armées

D'après une dépêche de Pétrograd, publiée ici, une grande armée russe de cinq millions d'hommes est organisée, qui sera la plus grande armée qu'on ait jamais vue en campagne. Elle sera commandée par l'empereur Nicolas lui-même.

La marche sur Berlin

Les Russes se trouvent à 100 kilomètres de Cracovie.

On croit qu'ils se contenteront d'investir cette ville comme ils l'ont fait pour Przemysl et que le gros de leurs troupes pénétrera en Silésie, ayant Berlin pour objectif.

Le bombardement de Liège

Le « Télégram » apprend d'Anvers que, depuis huit jours, les Allemands bombardent Liège. La population entière s'est enfuie sur Anvers. On craint que la ville soit maintenant en ruines.

L'armée du général Rennenkampf

Selon un rapport du quartier général russe, le général Rennenkampf exhorte les officiers et les soldats à prendre patience et les console des souffrances qu'ils endurent actuellement en leur disant :

« Egayez-vous, nous passerons la Noël à Berlin. »

Autour de Przemysl

Des tentatives de sortie de la garnison de Przemysl ont échoué. Les armées autrichiennes continuent à battre en retraite en désordre, perdant de nombreux prisonniers, des canons et du matériel.

Au col d'Uzfok, sud de Przemysl, dans les Karpathes, un détachement russe a défilé une brigade hongroise et pénétré en Hongrie.

L'entrée des Russes en Hongrie

L'ambassade d'Autriche - Hongrie publie le communiqué suivant :

Les Russes ont pénétré par plusieurs points et en grand nombre dans la région de Ungvár, en Hongrie. L'état-major général autrichien envoie des troupes au secours des populations.

Les pertes autrichiennes

Les défaites écrasantes que les Russes ont infligées aux Autrichiens sont attestées par les chiffres suivants :

Jusqu'à jeudi dernier les pertes autrichiennes s'élevaient à 150.000 tués et 200.000 blessés.

Il y avait en outre 200.000 prisonniers : 900 canons ont été pris.

Les Serbes reprennent Semlin

Après un combat sanglant, les troupes serbes ont repris Semlin, s'assurant en même temps une offensive ultérieure.

Les Serbes devant Sarajevo

La nouvelle de l'occupation par les troupes serbes du massif de la Romania est officiellement confirmée. Les Monténégrins, de leur côté, avançant du sud, s'approchent de la capitale de la Bosnie.

Les positions serbes sur le mont Romania, à l'est de Sarajevo, dominent toute la région. Cette montagne joue, dans l'histoire et la poésie nationales serbes, un rôle prédominant, étant toujours désignée comme lieu de rendez-vous des *haïdouks* serbes qui s'y réunissent dans le but de venger la population de l'oppression turque.

Le vin de Bismark et le vin de Joffre

Les vignerons du canton suisse de Vaud ont pour habitude de donner, chaque année, un nom aux vins qu'ils récoltent. En 1870, la qualité étant mauvaise, ils la désignèrent du nom de Bismarck. Par contre, la récolte de cette année laissant espérer un vin excellent, les vignerons ont choisi le nom de Joffre, et ils proposent déjà leur vin en disant : « Joffre du 1914. »

CHRONIQUE LOCALE

Aussi sauvages les uns que les autres

L'horreur causée par le bombardement de la Cathédrale de Reims n'est pas sur le point de se calmer : à jamais, dans l'histoire, cette ignominie sera inscrite comme une tâche ineffaçable au compte de l'Allemagne.

De tous les points du monde entier, les protestations affluent, mais, insensibles aux affronts, comme ils le sont à toute pitié, les Barbares continuent leurs méfaits.

Néanmoins, ils commencent à comprendre la portée de leur œuvre de vandales : et ils cherchent à excuser leur infamie.

Mais le mot d'ordre donné par leur kaiser est bien observé : ils veulent toujours croire que le bombardement de la Cathédrale de Reims était imposé par la nécessité de leur défense.

Et ce sont les savants allemands, les maîtres de la science qui prétendaient jadis que l'Allemagne était le foyer de sciences, des arts et de la civilisation qui osent répondre ainsi aux protestations des Académies littéraires, artistiques, scientifiques du monde entier.

« Reims, lit-on dans la réponse que les savants teutons adressent, Reims est une ville fortifiée qui se trouve dans la ligne de combat des Français. »

Voilà tout ce qu'ils ont trouvé à répondre.

Savants, soldats prussiens sont tous de la même farine : aussi sauvages les uns que les autres, et par conséquent indignes de pitié.

LOUIS BONNET.

Nos Compatriotes

Une pénible nouvelle nous est parvenue hier.

M. Bruel, lieutenant de chasseurs, parti avec le 7^e, est grièvement blessé d'un éclat d'obus dans le ventre.

Notre ami a été évacué dans un hôpital de Chalons.

Tout le monde, à Cahors, connaît la figure si sympathique de cet excellent garçon qui ne compte dans le département, que des amis dévoués.

Nous voulons espérer que les soins éclairés dont il est entouré triompheront de sa terrible blessure et que, dans quelques semaines, il pourra reprendre le chemin de Cahors où tous ses amis l'accueilleront avec joie.

LES COUVENTS ET LES BLESSÉS

A la suite de renseignements inexacts, nous avons publié, le 25 courant, un entrefilet qui a ému le personnel des Ecoles Libres et des couvents.

Nous recevons aujourd'hui une longue lettre qui dépasse de beaucoup la dimension à laquelle aurait droit le signataire, mais nous tenons à l'insérer en entier, ne serait-ce que pour établir notre entière bonne foi.

Et puisque nous nous étions trompés, il ne nous en coûte nullement de confesser notre erreur et de rendre hommage au dévouement du personnel des établissements congréganistes.

Voici la lettre :

A Monsieur le Directeur du « Journal du Lot »,
Monsieur le Directeur,

Dans son numéro de vendredi, 25 septembre, le Journal du Lot publiait un article où on lit ce qui suit :

« Tandis que nos établissements universitaires sont occupés par les blessés — chose assez naturelle — d'autres établissements privés sont soigneusement laissés disponibles pour la rentrée prochaine. »

Un peu plus loin, après avoir mentionné « le couvent du Calvaire, à Gramat », et « Gourdon », votre collaborateur ajoutait :

« On peut s'étonner que ceux qui, de tout temps, ont fait preuve d'un nationalisme de bon aloi » ne soient pas les premiers à offrir leurs établissements pour les soldats blessés. »

« Mais puisqu'il n'y a pas d'offres, qu'on réquisitionne. »

Permettez-moi de vous affirmer, Monsieur le Directeur, que la bonne foi de votre collaborateur a été surprise et que les insinuations lancées par lui contre nos établissements privés sont absolument injustifiées.

Je l'aurais démontré dans la Défense. Mais ce journal est imprimé à Brive, et pour des raisons que je ne puis donner, la chose est impossible.

Voilà pourquoi, Monsieur, je vous adresse cette démonstration à laquelle, j'en suis sûr, vous réserverez le bon accueil que j'ai toujours trouvé chez vous.

Cahors compte trois écoles libres : une école de garçons, rue Hautesserre ; le pensionnat Notre-Dame, rue des Soubirous ; le pensionnat Jeanne d'Arc, à Cabessut.

L'école de la rue Hautesserre — la seule où on eût pu installer des blessés — est occupée, depuis les premiers jours du mois d'août, par des internés allemands ou autrichiens, dont on ne semble pas pressé de la débarrasser. Vous voyez qu'on n'a pas attendu, pour la réquisitionner, les injonctions du Journal du Lot.

Les locaux du pensionnat de la rue des Soubirous et du pensionnat Jeanne d'Arc ne répondant pas aux exigences du service de santé et n'ayant pu recevoir des blessés, les Directrices de ces établissements ont mis spontanément leurs lits « garnis » à la disposition des hôpitaux temporaires. Ces lits ont servi à meubler les salles du Collège des filles et, si je ne me trompe, de l'École normale de Cabessut.

De plus, le service de santé ayant manifesté, dernièrement, le désir d'avoir d'autres draps et d'autres couvertures, ces dames se sont empressées de lui en envoyer une ample provision. Le directeur du service leur en a témoigné sa reconnaissance par écrit... J'ajoute que le personnel disponible de ces deux maisons a employé tous ses loisirs, depuis

le commencement des hostilités, à préparer du linge et des objets de pansement pour les blessés.

La guerre était à peine déclarée, que M. le Supérieur du Petit-Séminaire de Gourdon, dont la moitié des professeurs sont sous les drapeaux, s'empressa d'offrir son établissement pour les soldats blessés. Cette démarche date du 6 août. Il n'y a pas de sa faute si ses offres n'ont pu être acceptées tout d'abord. Mais quand l'article du Journal du Lot parut, le Petit-Séminaire avait déjà cinquante blessés.

Le Couvent du Calvaire de Gramat a reçu, depuis plus d'un mois, un lot considérable d'autrichiennes et d'allemandes qui, sous la direction des bonnes sœurs, sont occupées à des travaux de couture et de confection pour nos soldats.

De plus, il a recueilli récemment 150 réfugiés venues du Nord ou des environs de Paris... Cette maison, que vous croyez innocente, hospitalise donc, outre les cent et quelques religieuses âgées ou infirmes qui l'habitent constamment, plus de 200 personnes étrangères.

Comme vous le voyez, Monsieur le Directeur, nos établissements libres ont accompli, dès le début de la guerre, et accomplissent encore largement leur devoir patriotique.

Ils annoncent, il est vrai, qu'ils vont ouvrir leurs portes à leurs élèves — externes et pensionnaires — et c'est ce dernier mot, apparemment, qui a éveillé certaines susceptibilités. Elles peuvent se rassurer. Les pensionnaires des écoles libres, sachant que leurs lits ont été offerts aux blessés, sauront se contenter de couchettes de fortune et seront heureuses de se gêner un peu afin de procurer plus de confort aux vaillants soldats qui ont versé leur sang pour la patrie.

Recevez, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements pour l'hospitalité que vous avez bien voulu accorder à mon petit plaidoyer, l'expression de mes sentiments confraternels.

J.-C. VIGUIÉ,
Directeur de la Défense.

LES HINDOUS

Les Hindous passent.

Ils sont passés hier, ils passent aujourd'hui, ils passeront demain et ensuite encore... et c'est un spectacle peu banal de voir, au XX^e siècle, ces soldats du continent asiatique, débarquer en France pour défendre la civilisation contre les Barbares de l'Europe !

Les premiers trains sont passés, hier, au milieu du calme absolu. Par suite d'une consigne trop sévère, mais que l'on croyait indispensable, la gare et ses abords étaient déserts.

On apprit, en haut lieu, que cet accueil glacial avait plutôt été pénible pour ces braves troupes et leurs chefs anglais.

Aujourd'hui la consigne s'est relâchée et un public nombreux a pu assister au passage des trains.

Pour les premiers, M. le Préfet, M. le Secrétaire général, la municipalité de Cahors, de nombreux officiers, s'étaient rendus à la gare où les officiers anglais leur furent présentés.

Les présentations faites, les saluts échangés, un autre train hindou entre en gare : des vivats accueillent ces braves gens qui répondent en faisant le salut militaire.

Les autorités se rendent dans un salon de la gare où un champagne d'honneur est servi.

En excellents termes, M. le Préfet présente aux vaillants chefs de l'armée anglaise les salutations de la France et il exprime l'espoir qu'avec l'aide des belles troupes qu'ils commandent, la victoire sera, demain, acquise aux nations alliées.

Ces paroles sont approuvées par les officiers anglais qui, à leur tour, ne cachent pas leur espoir de remporter la victoire.

Mais un bruit de fanfare s'élève dans le camp des hindous, qui se trouve en face le dépôt des machines.

C'est la « Marseillaise » : la foule se précipite et pousse de longues acclamations.

Ce sont 8 musiciens hindous, 4 tirant, d'un instrument en forme de petite clarinette, des sons à peu près semblables à ceux d'une cornemuse, les 4 autres tapant avec une grosse baguette sur un tambour en forme de petit tonneau.

Cette musique n'est pas désagréable et les 8 musiciens rendent très

convenablement notre hymne national, qu'ils apprennent — détail intéressant — sur le vaisseau qui les amène en Europe.

On conçoit l'enthousiasme de la foule et les acclamations qu'elle poussa en l'honneur des musiciens qui, toujours aux sons de la « Marseillaise » regagnèrent le campement. Mais, avant d'y pénétrer, suivis par les officiers anglais qui allaient prendre le train, et par les autorités françaises, les musiciens hindous s'arrêtèrent, puis sur un commandement de leur chef, ils exécutèrent l'hymne anglais.

A peine les premières notes furent perçues qu' aussitôt, brusquement, les Anglais s'arrêtèrent, se mirent au garde à vous et portèrent la main à leur casquette.

Et, au milieu d'un silence impressionnant, ils conservèrent cette position tant que se fit entendre leur hymne national.

La foule s'était découverte également, mais quand l'hymne fut exécuté, elle applaudit longtemps et chaleureusement Anglais et musiciens hindous.

Ceux-ci regagnèrent les wagons et le train s'ébranla salué par les acclamations auxquelles les Anglais répondaient par les « Hi-hip hurra ! »

Mais les Hindous qui venaient d'arriver par le 3^e convoi étaient descendus des wagons et se répandaient lestement, agiles, dans le campement.

Pendant que les uns s'occupaient de la cuisine, d'autres préparaient les foyers : sur le feu qui flamba rapidement, ils plaçaient des poêles qu'ils remplirent d'eau, puis de farine : cet aliment consiste en une sorte de crêpe.

Pendant que se préparait le repas, les autres procédaient à leurs ablutions.

A peu près nus, sauf juste l'indispensable, une sorte de ceinture ou de caleçon de bain, ils se lavaient vigoureusement puis, tub tout simple, ils se versaient l'eau du seau sur la tête et sur le corps.

Mais la visite du campement ne devait pas être une gêne pour les Hindous : aussi se borna-t-elle là.

Après quelques cigarettes offertes, quelques poignées de main à ces braves gens qui sont d'abord accueillant et très respectueux, le cortège se retira.

Chaque convoi séjourne environ 3 heures dans la gare.

Exemptés et réformés

Les jeunes gens du Lot exemptés et réformés nos 1, 2 et temporairement des classes 1912, 1913 et 1914, et qui n'auraient pas été touchés pour une raison quelconque par une convocation individuelle, devront se présenter à l'hôtel de la préfecture le lundi 5 octobre à 10 heures du matin pour y être examinés.

Quant aux hommes de la même situation des classes 1910 et 1911, ils seront examinés au chef-lieu de canton, le jour où siègera le conseil de révision.

CULTURE DU TABAC

Voici l'arrêté préfectoral relatif à l'élection des candidats des planteurs de tabac aux fonctions d'experts, pour le classement des tabacs de la récolte de 1914 :

Article 1^{er}. — Les planteurs de tabac du département du Lot titulaires de permis, fermiers, métayers ou colons agréés par l'Administration sont convoqués pour le dimanche 18 octobre 1914, à l'effet d'élire deux candidats aux fonctions d'expert titulaire et deux candidats aux fonctions d'expert suppléant à la Commission chargée du classement de leurs tabacs de la récolte 1914.

Art. 2. — L'élection aura lieu dans les locaux affectés aux autres élections, mais il ne pourra être affecté à l'opération qu'un seul local par commune. Dans chaque commune, le bureau sera présidé par le maire ou, à son défaut, par l'adjoint ; en

cas d'empêchement, par un conseiller municipal dans l'ordre du tableau et assisté de deux planteurs.

Art. 3. — Le scrutin sera ouvert à 10 heures du matin et clos à 4 heures de l'après-midi. Le dépouillement aura lieu immédiatement et dans la forme habituelle. Les procès-verbaux seront transmis le soir même de l'élection à la préfecture où le recensement général des votes sera fait le jeudi 22 octobre par une Commission spéciale, composée du préfet ou de son délégué, président, d'un conseiller de préfecture, d'un conseiller général, d'un conseiller d'arrondissement et d'un planteur.

Le résultat en sera proclamé par le Président.

Art. 4. — L'élection sera faite d'après les listes des électeurs dressées par l'Administration de la culture des tabacs, qui seront communiquées aux Maires. Les candidats experts devront adresser au Préfet, avant la date fixée pour les élections, l'engagement prévu par la loi, de remplir les diverses obligations que comportent les fonctions d'expert.

Art. 5. — Tous les bulletins seront valables quel que soit le nombre des votes qu'ils expriment. Ne comptent cependant, dans le dépouillement, que les deux premiers suffrages exprimés pour chaque catégorie dans chaque bulletin. Tous les autres suffrages sont nuls.

Tableau indiquant le siège et la circonscription de chaque commission d'expertise.

MAGASIN DE CAHORS

1^{re} Commission

Laburgade, Labenque, Montdourmer, Aujols, Cleurac, Cremps, Fontanes, Lamadeleine, Valroufié, Francoules, Larroque-des-Arcs, Cours, Cras, Vers-Major, Vers-Minor, St-Médard, Lagardelle, Anglars-Juillac, Belaye, Castelfranc, Les Junies, Labastide-du-Vert, Catus.

Maxou, Boissières, St-Denis-Catus, Calamane, Nuzéjols, St-Cyprien, Lascabanes, Ste-Alauzie, Cézac, Montcuq, St-Laurent, St-Vincent-Rive-d'Oit, Douelle, Crégols, Tour-de-Faure, St-Cirq-Lapopie, Calvignac, Puyjourdes, St-Jean-de-Laur, Gadière, Sauliac, St-Chels.

2^e Commission

Bouziès, Esclauzels, Arcambal-Pas, turat, Lauzès, St-Cernin, St-Martin-de-Vers, Sabadel, Lentillac, Flaujac-Arcambal-Major, Pern, St-Paul-Labouffie, Castelnau, Flaugnac, Pradins, Espère, Caillac, Mercuès, Albas, Parnac, Crayssac, Luzech, Marciillac, Blars, Lugagnac, Bergant, Limogne, St-Sulpice, Brengues, Bédour, Boussac, Corn, Espagnac-Ste-Eulalie.

3^e Commission

L'Hospitalet, Cahors-Nord, Caniac, Sénéillac, Cahors-Sud, Labastide-Marnbac, St-Géry, Cahors-Cabessut, Le Montal, Cahors-Bégous, Puy-l'Évêque, Prayssac, Pescadoire, Grézels, Larnagol, Orniac, Cabrerets, Gréalou, Cajarc, Carayac, Frontenac, Montbrun, St-Pierre-Toirac, Larroque-Toirac, St-Martin-Labouval, Cénévières.

MAGASIN DE SOULLAC

Commission unique

Quissac, Dégagnac, Léobard, Salviac, Frayssinet, St-Chamarand, Concorès, St-Germain, Loupiac, Masclat, Payrac, Fajoles, Rouffilhac, Anglars-Nozac, Lamothe-Fénelon, Le Roc, St-Clair, Gourdon, Le Vigan, Soullac, Payrignac, St-Cirq-Madelon, Quatre-Routes, Condat, St-Denis-les-Martel, Vayrac, Bétaillé, Gramat, Strenquès, St-Céré, St-Michel-Loubéjou, Prudhomat, Bretenoux, Loubrézac, Sonac, St-Simon, Espédaillac, Assier, Livernon, Grèzes, Lissac, Reilhac, Durban, Souillac, Lachapelle-Auzac, Lanzac, Pinsac, Baladou, Floirac, Montvalent, Cuzance, Martel, Meyronne, Lavale, Creysse, St-Soy.

Passage de troupes

Mercredi soir est passé en gare de Cahors, un train de soldats du 3^e régiment étranger.

Armée auxiliaire

Les hommes du service auxiliaire doivent attendre une convocation de l'autorité militaire pour se présenter devant la Commission de réforme.

Retraites ouvrières

Durant le mois de septembre Monsieur le Ministre du Travail et de la Prévoyance Sociale a notifié à M. le Préfet du Lot 149 liquidations de pension et 4 révisions de pension.

Luzech

Arrestation. — Le sieur L. Bousquet, âgé de 24 ans, domestique au château du Port d'Albas, venait annoncer, lundi dernier, à 10 heures du soir, aux patrons de la jeune Léontine Bouriane, âgée de 15 ans, la mort tragique de la mère de leur bonne. Sans aucune défiance on laissa la jeune fille se rendre auprès de sa mère en compagnie du domestique. Celui-ci, arrivé au bout de la côte de la Couaille, à 5 km. de Luzech, se précipita sur l'enfant et la viola.

La jeune Léontine, contrainte de passer la nuit avec Bousquet, ne put rentrer à Luzech qu'à l'aube, mardi matin.

Plainte fut immédiatement portée à la gendarmerie qui arrêta l'ignoble brute dans la soirée.

MM. Korn, procureur de la République à Cahors, Mage, juge d'instruction, et Mégès, commis-greffier, se sont transportés à Luzech mercredi, pour procéder à une enquête.

L'arrestation de Bousquet a été maintenue et l'instruction se continuera au parquet de Cahors.

Camburat

Pour les blessés. — Mme Gibrat, institutrice, a ouvert une souscription dans notre commune dont le montant s'est élevé à 150 francs. Elle a recueilli également un gros ballot de linge pesant plus de 100 kilos.

Rudelle

Pour les réfugiés. — Mme Fenouil, institutrice, a ouvert le placement gratuit d'une dizaine d'enfants réfugiés, dans notre petite commune.

M. Magot, maire, a demandé un ménage de réfugiés, qui serait logé et nourri aux frais de la commune.

Conscrits de 1915. — Gaston Estival et Fernand Fournol.

Nos blessés. — Ferdinand Lapergue de Filhès, a été blessé assez grièvement en Lorraine, Elie Courtiol et Arsène Barrué, blessés eux aussi, sont en bonne voie de guérison.

Gagnac

C'est avec regret que nous apprenons la mort à Troyes de Ferdinand Paly, soldat à Agen. Nous adressons à ses parents et amis nos condoléances.

Parmi les blessés on signale : Abel Bennet sergent, Lié Bennet, Louis Rougié, Fage, Falsimagne au 139^e d'infanterie.

Raymond Audubert, Albert Ferrié et Sourgas du 207^e Cahors.

Nos meilleurs souhaits de guérison.

Réfugiés. — Nous sommes heureux d'apprendre que Mesdames Bénéchie et Virole institutrices viennent de placer 24 enfants réfugiés.

Floirac

Bureau de poste. — Le bureau de poste créé à Floirac sera ouvert au public aujourd'hui 1^{er} octobre.

Le propriétaire-gérant :
A. COUESLANT.

Dernière Heure

TÉLÉGRAMMES OFFICIELS

Bordeaux, 1^{er} octobre, 1 h.

La situation générale est satisfaisante

Nous progressons en Wœvre méridionale

La situation générale est satisfaisante. Aucune modification sensible du front, sauf en Wœvre méridionale où nous avons occupé Seycheprey et poussé jusque sur les pentes du Rupt de Mad.

Bordeaux, 4 h. soir.

Pas de modification sérieuse

Pas de modification dans la situation d'ensemble.

Nous progressons

au deux ailes

Nous avons progressé cependant à notre gauche au Nord de la Somme et à notre droite en Wœvre méridionale.

Le communiqué de ce soir, très bref encore, donne comme note générale : pas de modification dans l'ensemble.

Cependant il annonce que nos troupes ont progressé aux deux ailes : à gauche, au nord de la Somme ; à droite, en Wœvre méridionale.

Il est évident que le généralissime ne tient, d'aucune façon, à faire connaître les mouvements qui doivent emporter la dernière résistance de l'ennemi et on doit approuver son silence. Mais, après les communiqués de ces derniers jours, il est évident que nous touchons au terme de l'action.

C'est du reste par des communiqués aussi laconiques qu'on renseignait la France les 8 et 9 septembre, veilles de la Victoire de la Marne.

Acceptons, en maîtrisant nos nerfs, les télégrammes actuels, en espérant qu'ils seront suivis, sous peu, du Bulletin triomphal.

FEUILLETON DU Journal du Lot 74

LA FEMME DU GARDE-CHASSE

PAR GABRIEL RÉCIT

DEUXIÈME PARTIE

Vos yeux ont constaté la faute, de votre bouche doit sortir un arrêt impitoyable.

Ebranlé par le raisonnement et le ton convaincu de son neveu, M. de Lormel s'approcha de Madame Moreau, et presque brutalement :

— Pouvez-vous me dire le mobile réel qui vous a fait agir dans toutes ces circonstances ? le rôle que vous avez joué personnellement ainsi que la personnalité que se dissimule sous la livrée que vous portez ?

L'heure sonne pour l'explication définitive des moindres actes qui se sont déroulés chez moi et je commence par vous poser la question suivante par laquelle j'aurai dû commencer cet interrogatoire :

— Quel est votre nom et sous quel prétexte vous êtes-vous introduit dans

ma maison, dans ma famille, sous mon toit ?

— Je vais satisfaire votre légitime curiosité, M. le baron ; je vais déchirer les voiles qui obscurcissent votre vue.

Depuis de longues années, j'attendais ce moment avec une impatience fébrile, une impatience inexprimable, car je personnifie un sentiment qui couve au fond des cœurs douloureusement opprimés : la vengeance !

— La vengeance ? reprit en chœur les assistants...

— Oui, la vengeance !... Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert jusqu'à ce jour ! C'est inexprimable ! Mais enfin je touche au moment solennel de mon existence, au moment que j'appelais de tous mes vœux.

Délibérément, s'approchant du baron, elle lui demanda :

— Regardez-moi bien, M. de Lormel ; oui, ainsi, les yeux dans les yeux... Effacez de votre regard, si vous le pouvez, la tâche rouge qui me brûle le front et dites-moi si je ne vous est pas possible de mettre un nom sur mon visage !

Le baron fit un signe négatif.

— Ah ! vous ne me reconnaissez pas ?

— Mais pas du tout. Je ne vous ai jamais vue !... Vous abusez de ma crédulité, de ma patience... Vous inventez des prétextes pour reculer l'instant des explications définitives...

— Vous n'êtes guère physionomiste, M. le baron... Je dirai même que vous êtes affligé de cécité malencontreuse... Aussi permettez-moi de frapper à une autre porte, peut-être serais-je plus heureuse...

Madame Moreau dévisagea Marcel, se rapprochant de lui. Les deux visages se touchaient presque, se confondaient...

Le regard rivé sur celui du déclassé, les yeux étincelants de colère difficilement contenue, elle lui murmura comme en un souffle :

— Et vous, indigne rejeton d'une famille aussi illustre que compatissante, me reconnaissez-vous ?

— Me suis-je mêlé, parfois, à la valetaille ? répondit Marcel sur un ton de profond mépris impossible à décrire...

Souffleté par cette réponse insultante, Madame Moreau devint cramoisie... La blessure du front s'empourpra, son corps tressaillit brusquement sous l'injure imméritée.

Passant outre à son dégoût, elle approcha ses lèvres de l'oreille de Marcel, et tout bas, si bas qu'il fut le seul à l'entendre, elle l'étonna littéralement :

— Comment, bandit, tu ne reconnais pas ta victime ? As-tu oublié si complètement le visage, le regard surtout, de celle qui fut... Hermine Vincent ?

Absolument désemparé, Marcel por-

ta les deux mains à sa tête comme si elle allait éclater.

Hermine vivante !... Etait-ce possible ?

D'un geste brusque, il dégraffa le col de sa chemise... Il étouffait...

La voix rauque et sifflante, le son difficile à émettre, l'œil injecté de sang, il s'écria :

— Ah ! Dieu ! mais ce n'est pas possible ! Je rêve ou je suis devenu fou subitement... Mais c'est un spectre !... C'est...

— C'est ?... interrogèrent d'un même cri les témoins halétants de cette scène impressionnante.

Marcel dévoila l'incognito de l'accusatrice en s'écriant :

— C'est... Hermine... Vincent ?... la femme du garde-chasse ?

— Hermine ?... Hermine Vincent ?... s'écriait-on de toutes parts...

— Oui, oui, je suis Hermine Vincent... L'aveu que vous venez d'entendre me dispense de prouver autrement mon identité.

— Ma mère ! ma mère chérie, appelait Robert qui, frémissant de tendresse filiale, la pressait dans ses bras, la broyant presque dans une étreinte formidable... C'est ma mère que je retrouve après vingt ans d'absence, alors que nous avions la certitude qu'elle était restée sous les décombres de notre maison incendiée...

— Oui, c'est moi, dit-elle, en se détachant doucement des bras de

Robert... Moi, Hermine, bien vivante, venue en ces lieux pour venger un mort...

Le baron, ne pouvant surmonter sa surprise, dit simplement :

— Nous ne comprenons pas, Hermine... Expliquez-vous plus clairement...

— M. le baron, dit d'une voix éclatante la mère de Robert, il y a quelques instants et cela d'une façon solennelle, vous m'avez promis que vous seriez impitoyable dans la répression des fautes. Le moment est venu de tenir votre promesse. J'ai votre parole, je suis certain que vous n'hésitez pas...

— Je maintiens ce que j'ai dit, parlez...

— Vous allez entendre quelque chose d'inouï, d'épouvantable, d'in vraisemblable même... Je demande pardon à vous tous, êtres généreux qui allez atrocement souffrir des conséquences de ma déclaration. Mais je ne puis la différer... Il faut du sang pour effacer la trace des crimes. Le sang versé appelle le sang...

— Concluez, concluez !...

— Votre neveu, M. le baron, est un voleur, un faussaire, un incendiaire, un assassin !

Une plainte sourde s'exhala d'une poitrine de femme : Madame Dumoulin sanglotait éperdument...

— Malheureuse, que dites-vous ?

— Je dis et j'affirme que le coquin

que je vous montre du doigt a lâchement tendu un piège à mon mari, qu'il tua mon bien-aimé Noël d'un coup de fusil... Je dis que non content de commettre ce crime atroce, épouvantable, il osa se présenter chez moi, les mains encore rouges et chaudes du sang de sa victime, afin d'abuser d'une femme qui venait de rendre veuve parce qu'elle résistait à ses propositions déshonor